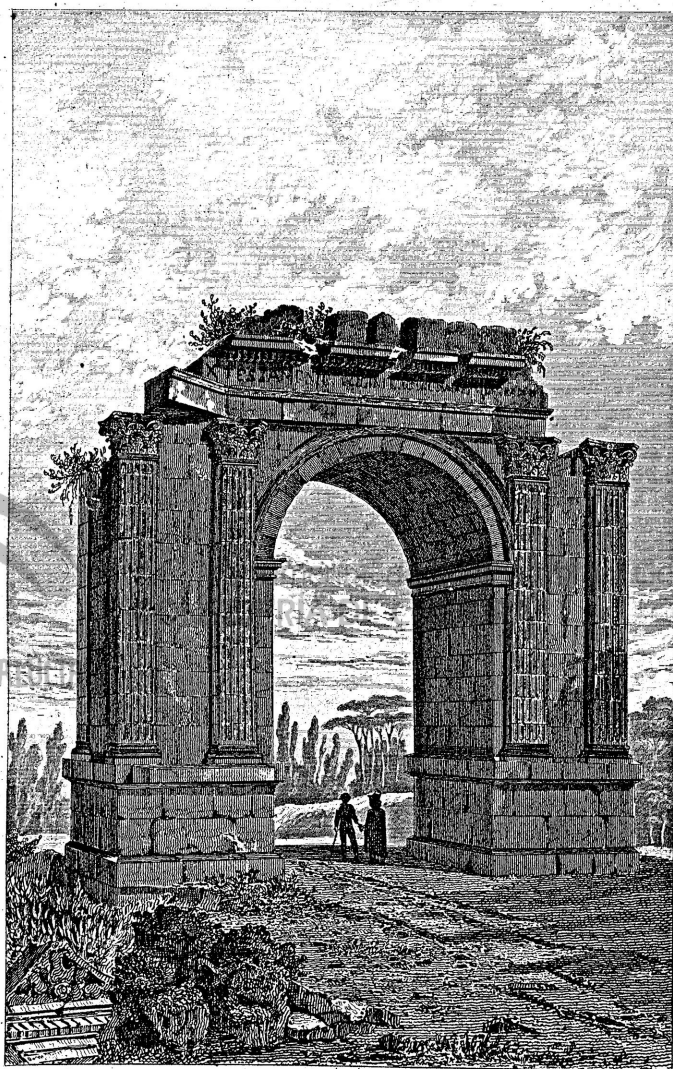




Gravé par Del.

Lithogr. par Dur.

Arco de Bara.

Arco de Bara.



Guillemot & del

Lemaire & Barro

Porte de Barcelonnes.

Antigua puerta de Barcelona, en la plaza nueva.

chés pour vivre en bonne intelligence. Clovis, qui joignait toute l'ambition d'un conquérant au fanatisme d'un nouveau converti, avait répété plus d'une fois qu'il s'impatientait de voir la plus belle partie des Gaules possédée par les ariens. Il n'était pas arrêté dans ses projets de guerre par les liens de parenté qui l'unissaient au roi des Wisigoths. Cependant c'était sa propre nièce qui était la femme d'Alarich. En effet, Théodorich, fondateur du royaume des Ostrogoths en Italie, avait épousé Audeflède, sœur de Clovis. Il en avait eu deux filles : l'une, nommée Ostrogotha, qu'il avait mariée à Gondebaud, roi des Bourguignons ; l'autre, appelée Theudicoda, était femme d'Alarich. Tous les efforts de Théodorich pour empêcher une guerre entre son beau-frère et son gendre furent inutiles. Ils en vinrent aux mains à Vouglé, près de Poitiers. Alarich fut vaincu, et périt dans le combat. La plupart des historiens s'accordent à dire qu'il fut tué par Clovis lui-même.

Alarich laissait deux enfants : Gesalic ou Gesaleyc, qu'il avait eu d'une concubine longtemps avant son mariage ; l'autre, né de sa femme Theudicoda. Ce dernier, nommé Amalarich, était trop jeune pour qu'on pût lui confier le gouvernement, et les Goths élurent Gesalic pour roi. Théodorich, mécontent de voir son petit-fils privé du trône, envoya dans les Gaules une armée de quatre-vingt mille hommes, dans le double but de réprimer l'orgueil des Francs, qui n'avait plus de bornes depuis la victoire remportée par Clovis, et de rétablir son petit-fils Amalarich sur le trône.

On a vu que, jusqu'à ce jour, la royauté était purement élective chez les Goths. Cependant le droit d'hérédité tendait à s'introduire dans leurs mœurs. Depuis un siècle, la couronne n'était pas sortie de la même famille. Walia avait eu pour successeur Théodored, son parent. Après celui-ci, trois de ses fils, Thorismond, Théodorich et Eurich, avaient successivement régné. Alarich, fils de ce der-

nier, venait de périr en combattant ; et cette fois encore, les Goths, en écartant du trône l'enfant légitime laissé par lui, avaient été demander un roi à sa descendance. C'est son bâtard qu'ils avaient choisi. L'hérédité commençait à devenir un droit chez les Goths ; cependant c'était la première fois qu'on y voyait le commandement réclamé, les armes à la main, comme étant une propriété de famille. Cet exemple est d'autant plus remarquable, qu'on revendiquait cette propriété au nom d'un prince encore incapable de gouverner : il avait à peine cinq ans. Quoi qu'il en soit, l'armée des Ostrogoths s'avancait pour faire prévaloir ce droit. Dans ces circonstances, Gesalic se montra peu digne du rang dont ses compatriotes l'avaient honoré. Il prit honteusement la fuite, se retira à Barcelone, et, ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il passa en Afrique pour demander des secours aux Vandales. Ceux-ci lui ayant donné de l'argent et des hommes, il revint dans la Gaule, et employa une année entière à organiser une armée. Quand enfin il l'eut réunie, il partit pour aller assiéger Barcelone. Mais, attaqué par un des lieutenants de Théodorich, il fut battu et forcé de prendre la fuite. Suivant quelques auteurs, il tomba entre les mains d'un parti d'Ostrogoths qui le mirent à mort. Suivant les autres, il se réfugia dans les Gaules, où bientôt il mourut d'une maladie que lui causèrent le chagrin et la honte de sa défaite.

Théodorich confia le gouvernement de l'Espagne à Theudis, qui avait été son écuyer, et le chargea de l'éducation du jeune roi. Quelques auteurs pensent que Theudis gouvernait au nom du roi des Ostrogoths, et ils comptent celui-ci au nombre des souverains de l'Espagne. Cette opinion paraît peu fondée. En effet, Théodorich ne quitta jamais l'Italie, et dès qu'Amalarich fut en âge de gouverner, il lui remit l'administration de son royaume. Une des premières pensées du jeune roi pour assurer la paix entre son royaume et celui des Francs,

fut de demander en mariage Clotilde, fille de Clovis. Cette union, qui paraissait devoir être un gage de paix entre les deux pays, devint une source de haines et de discordes. Clotilde était catholique, Amalarich au contraire était arien ; cette diversité de croyances fut entre eux une cause toujours renaissante de discussions et de querelles. Quand Clotilde remplissait les devoirs de sa religion, Amalarich la faisait insulter et la maltraitait. La fille de Clovis implora l'assistance de Childébert son frère, et pour le déterminer à venir la secourir, elle lui envoya, dit-on, un mouchoir teint de son sang.

Les quatre fils de Clovis, Childébert, roi de Paris ; Clotaire, de Soissons ; Théodoric, d'Austrasie ; et Clodomir, d'Orléans, se réunirent contre le roi des Wisigoths. Celui-ci vint au-devant d'eux pour leur livrer bataille ; mais il fut mis en fuite, et forcé de se réfugier sur ses vaisseaux. Dans sa précipitation, il avait oublié d'emporter ses trésors. Il redescendit à terre ; la ville était déjà occupée par ses ennemis ; et, au moment où, pour échapper à leur poursuite, il entra dans une église, un Franc le tua d'un coup de lance. D'autres auteurs racontent qu'il se serait retiré à Barcelone, et que sa fuite l'ayant rendu méprisable aux siens, il y fut massacré par ses propres soldats. Childébert fit un butin considérable ; il emporta soixante-dix calices, quinze patènes, et beaucoup d'autres ornements d'église en or, qu'à son retour il distribua aux églises de Paris. Quant à Clotilde, elle ne survécut pas longtemps à son mari. Elle revenait en France avec ses frères, qui l'avaient délivrée ; mais elle mourut dans le voyage.

Ce fut sous le règne de ce prince que s'introduisit l'usage des épreuves par le feu. Voici, dit Mariana, comment cette superstition prit naissance : Montano, prélat de Tolède, était accusé d'actions impures. Pour prouver son innocence, il mit dans son sein des charbons enflammés, et les y conserva pendant qu'il disait la messe,

sans qu'ils brûlassent ses vêtements et sans que le feu s'éteignit. Ce fut l'origine de cette coutume, autrefois généralement admise en Espagne. Les lois des Goths en font plusieurs fois mention, quoiqu'elle soit réprouvée par les lois divines. Elle permettait de purger par les épreuves de l'eau ou du feu les accusations de vol, de meurtre et d'adultère. Voici de quelle manière et avec quelles cérémonies l'épreuve avait lieu : l'accusé commençait par se confesser de ses péchés ; ensuite on faisait rougir une barre de fer ou bouillir de l'eau ; ces objets étaient bénits par un prêtre qui venait d'offrir le saint sacrifice. Celui qui pouvait sans danger saisir le fer brûlant ou boire l'eau bouillante, était proclamé innocent et déchargé de toute infamie.

Theudis, qui avait gouverné l'Espagne pendant les premières années de la minorité d'Amalarich, et qui était Ostrogoth de nation, fut élu roi. À peine était-il sur le trône, qu'il eut à soutenir une guerre contre les Francs. Childébert avait rapporté un trop riche butin de sa première expédition en Espagne, pour n'être pas tenté d'essayer une seconde. Il traversa les Pyrénées ; et, après avoir ravagé le pays, il vint mettre le siège devant César-Augusta. Il pressait vivement la ville ; aussi les habitants, craignant de ne pas être suffisamment défendus par des forces humaines, implorèrent un secours céleste. Les hommes, couverts de cilices, les pieds nus, et portant à la main des torches funéraires, les femmes, vêtues de blanc, et laissant flotter leur chevelure, firent plusieurs fois le tour des remparts, en portant en procession la tunique et les reliques de saint Vincent. Le roi franc, surpris à la vue de cet appareil, crut d'abord qu'il était question de quelque conjuration magique. Mais un prisonnier espagnol lui expliqua comment, par l'intercession de saint Vincent, qui avait déjà fait de nombreux miracles, ils appelaient contre lui la colère de Dieu. Dans ces temps d'ignorance, les esprits recevaient facilement une impression supersti-

tieuse; et, soit que Childeberrt fût effrayé par la crainte d'un châtement céleste, soit qu'il fût déterminé par d'autres considérations, et qu'il redoutât de voir son armée affamée par les Goths, qui tenaient la campagne, il traita avec les habitants, et exigea qu'ils lui cédassent la tunique de saint Vincent. Il reprit le chemin de la France, emportant cette pieuse dépouille, qui au reste ne le garantit pas de tout danger; car, enfermé par Theudisèle, général de Theudis, dans les gorges des Pyrénées, il ne put forcer le passage qu'en éprouvant des pertes considérables. Néanmoins, Childeberrt, de retour à Paris, y fit élever, en mémoire de ce qui lui était arrivé en Espagne, une église et une abbaye. Elles étaient, à cette époque, situées en dehors de la ville, sur la rive gauche de la Seine, et entourées de fossés et de remparts qui en faisaient une véritable citadelle. Placées d'abord sous l'invocation de saint Vincent, elles ont plus tard été consacrées à un autre patron. Elles forment aujourd'hui l'abbaye Saint-Germain des Prés.

La seconde année du règne de Theudis (532), les armées de l'empereur d'Orient, conduites par Bélisaire, détruisirent l'établissement que les Vandales avaient fondé en Afrique, et firent prisonnier Gélimer leur roi. La marche et les succès du général romain furent si rapides, qu'en Espagne on connut la défaite des Vandales avant d'avoir appris qu'ils étaient attaqués. Cependant Theudis envoya des secours en Afrique pour relever leur cause; mais cette expédition n'eut aucun succès, et sa flotte fut bientôt forcée de rapporter les débris de son armée.

Pendant dix-sept années, Theudis ne s'occupa que du bonheur de ses sujets, et cependant il mourut assassiné. Un mendiant qui était insensé, ou qui feignait de l'être, le frappa d'un coup d'épée. Il reçut cette mort avec résignation, comme un châtement des fautes qu'il avait commises, et il pardonna à son meurtrier.

Quelques historiens disent que Theu-

dis avait été au nombre des révoltés qui, à Barcelone, avaient massacré Amalarich, et qu'en mourant à son tour de la main d'un assassin, il défendit qu'on punit celui qui venait de le poignarder; *parce que, dit-il, Dieu m'a fait souffrir par la main de cet assassin la peine du crime que j'ai commis autrefois en tuant moi-même le chef de ma nation.*

Le général que nous avons vu arrêter l'armée des Francs dans les Pyrénées, fut choisi pour succéder à Theudis. Une fois sur le trône, ce nouveau souverain ne se distingua que par sa cruauté, par sa luxure, et encore, ajoutent les auteurs ecclésiastiques, par son impiété. Ils racontent qu'un miracle se renouvelait tous les ans dans l'église catholique d'Osset, près de Séville : les fonts baptismaux, quoique fermés par l'évêque, en présence du peuple, le jeudi de la semaine sainte, se retrouvaient toujours pleins d'eau le samedi suivant, sans qu'on sût comment elle y était arrivée. Theudisèle était arien, et par conséquent il croyait peu aux miracles qui pouvaient se faire en faveur des catholiques. Soupçonnant donc quelque fraude, et pensant que l'eau pouvait être introduite par quelque conduit souterrain, il fit creuser tout autour de l'église un fossé de vingt-cinq pieds de largeur, qui était aussi profond que large. Il fit soigneusement surveiller les portes de l'église, et se vanta d'empêcher le miracle; mais avant le samedi saint il mourut assassiné.

Les conspirateurs qui l'avaient frappé se crurent en droit de donner un roi à leurs compatriotes. Ils désignèrent Agila, l'un d'entre eux; mais il s'en fallut de beaucoup que toute l'Espagne approuvât leur choix : plusieurs villes refusèrent de reconnaître leur élu pour souverain. Cordoue, n'ayant pas voulu lui ouvrir ses portes, fut assiégée par lui; mais il échoua dans cette tentative, et fut forcé de se retirer à Mérida. On ne tarda pas à lui opposer un concurrent. Ce fut Athanagilde. Celui-ci ne se trouvant pas assez puissant pour vaincre son ri-

val, appela l'empereur d'Orient à son secours. Il promit de faire rentrer une partie de l'Espagne sous la domination romaine si on voulait l'aider à renverser son compétiteur. Justinien lui envoya une armée, sous le commandement du patrice Libérius. Agila, battu par Athanagilde et par les Romains réunis, se retira à Énérita, et il y fut assassiné par les siens.

Sa mort eût laissé Athanagilde seul maître de l'Espagne, si les dangereux auxiliaires qu'il avait appelés n'eussent pris pour eux une partie de son royaume. Les Romains n'avaient point encore oublié que cette riche contrée avait appartenu à l'empire, et ils ne désespéraient pas d'y détruire la puissance des Wisigoths, comme Bélisaire avait déjà anéanti celle des Vandales en Afrique et celle des Ostrogoths en Italie. Les Romains s'étaient approprié le littoral de la Bétique, et même de la Lusitanie, jusqu'au promontoire sacré. Athanagilde eut donc à soutenir contre eux des guerres longues et acharnées. Dans ses entreprises, il eut tour à tour à se plaindre et à se louer de la fortune; mais quel qu'en ait été le succès, l'histoire n'en a pas moins de graves reproches à lui adresser. Celui qui, pour satisfaire son ambition, pour renverser un rival et s'emparer du pouvoir, appelle à son aide l'invasion étrangère, est traître à sa patrie; et lorsqu'un prince est déjà coupable d'un semblable crime, s'il faut juger son caractère non-seulement d'après ses actes, mais encore d'après la conduite de ses enfants, ce doit être une circonstance bien aggravante que d'être, comme Athanagilde, père de Galsuinde et de Brunehaut.

Galsuinde, l'aînée de ses deux filles, fut unie à Chilpéric, roi de Soissons, et mourut peu de jours après son mariage, assassinée, à ce qu'on croit, par Frédégonde. La plus jeune, que les Espagnols appellent Brunehilde, et qui est si horriblement célèbre dans l'histoire française sous le nom de Brunehaut, épousa Sigebert, roi d'Austrasie. Elle put être accusée par Clotaire d'avoir fait périr dix rois ou en-

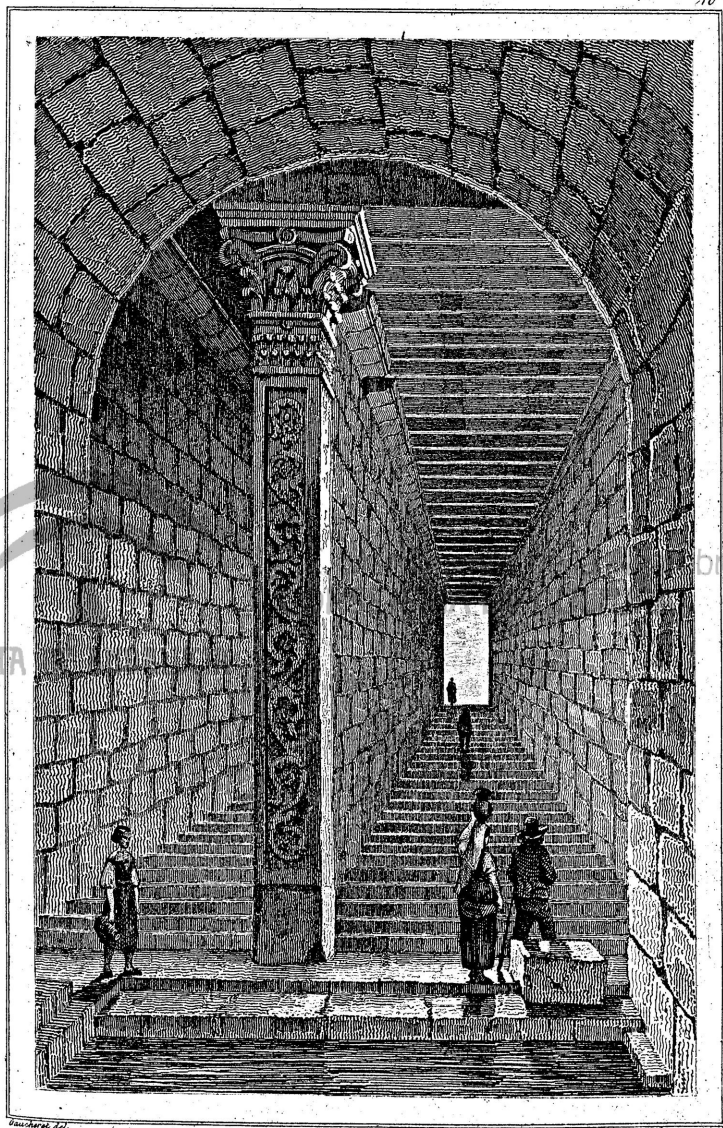
fants de rois. Au reste, Athanagilde ne fut pas témoin de cette série d'horreurs. Il mourut de maladie à Tolède en 567.

Ce fut à peu près vers cette époque que Théodomin (*), roi des Suèves, abandonna l'hérésie d'Arius pour embrasser le catholicisme. On raconte que sa fille ayant été frappée d'une maladie incurable, il avait fait vœu de croire ce qu'avait cru saint Martin, dont on lui vantait les miracles, si, par l'intercession de ce saint, la vie de son enfant était sauvée. La guérison ayant eu lieu, Théodomin, ainsi qu'une grande partie de ses sujets, se convertirent. Pour s'éclaircir davantage dans la voie nouvelle qu'il voulait suivre, le roi réunit un concile à Bracara. Parmi les actes de ce concile, il en est un qui mérite d'être remarqué. Les évêques rassemblés condamnèrent l'usage d'enterrer les morts dans les églises, qui convertit les temples en autant de charniers. Mais les abus sont vivaces, et quoiqu'on eût reconnu, dès le milieu du sixième siècle, combien cette coutume était insalubre, elle n'a pas moins subsisté en Espagne jusqu'à nos jours.

Après la mort d'Athanagilde, il y eut un interrègne de quelques mois. Les grands ne pouvaient tomber d'accord sur le choix à faire. Enfin on élut Leuva. Celui-ci, dès la seconde année de son règne, trouvant qu'une seule personne pouvait difficilement pourvoir à la fois au gouvernement de l'Espagne et à celui des provinces que les Goths possédaient dans la Gaule, demanda à la nation que son frère Léovigilde partageât avec lui la royauté. Leuva se réserva les provin-

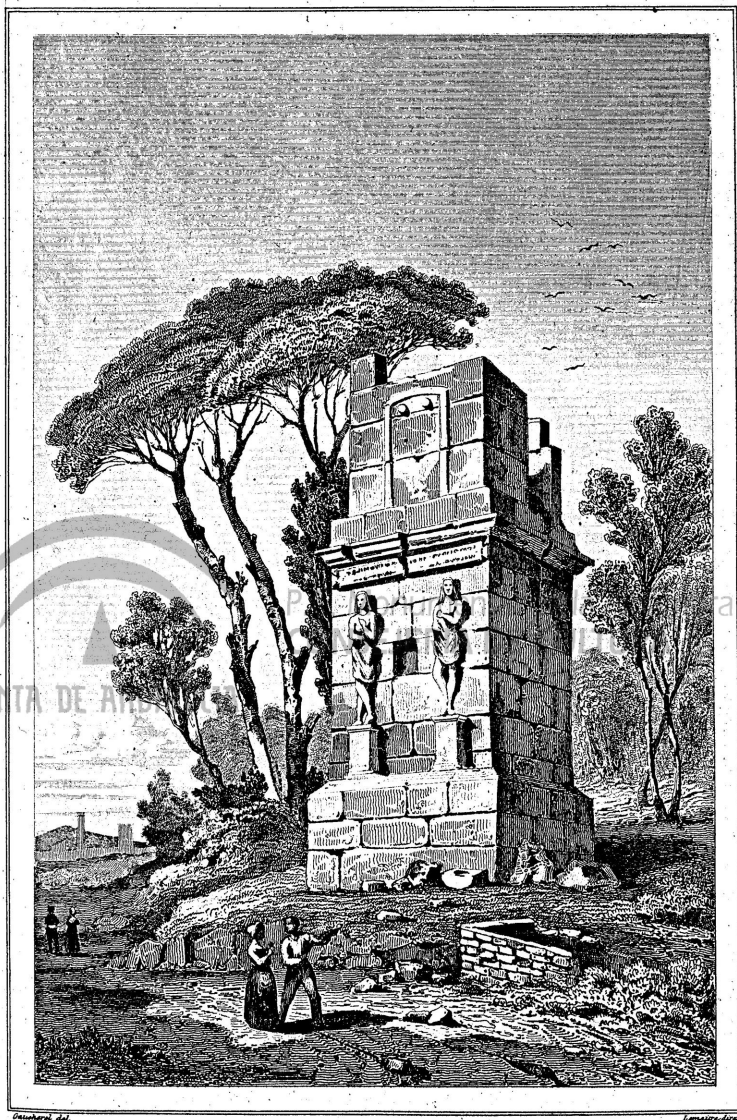
(*) L'histoire depuis Remismond ne parle pas des Suèves; et s'ils reparaissent, c'est pour quelques instants seulement, car ils doivent être absorbés bientôt par la monarchie des Goths. Voici la liste de leurs rois:

Hermenrich.	Arianir, Carriarich et
Rechila.	Théodomin.
Rechisire.	Mir ou Miron.
Maldras.	Éborie, dépouillé par
Fruinar.	Andeca.
Remismond.	Malarich, qui ne fut que
Lacune.	prétendant au trône.



Cisterna de Mérida.

Aljibe de Mérida.



Tombeau dit des Scipions.

Sepulcro Uamado delos Escipiones

des qui étaient dans la Gaule ; Léovigilde eut l'Espagne en partage. Ce prince, qui, d'un premier mariage, avait déjà deux fils, Hermenegilde et Récaré, épousa Gowsuinde, veuve d'Athanagilde, afin de consolider par cette union l'autorité qu'on venait de lui conférer. Ensuite il réunit une armée, attaqua les Romains, les battit, et leur enleva les villes d'Asido et de Malaca. Il fit aussi rentrer sous son obéissance Cordoue, qui, depuis qu'elle avait repoussé Agila, s'était maintenue indépendante, et avait refusé de reconnaître aucun souverain.

Il y avait déjà trois ans que Léovigilde travaillait ainsi à affermir l'autorité royale et à combattre les ennemis de sa patrie, lorsque son frère Leuva mourut. Il se trouva dès lors seul maître du royaume des Goths. Le commencement de ce règne fut signalé par quelques troubles. Les Cantabres, toujours prêts à combattre, se soulevèrent contre son autorité ; mais, après avoir commencé par chasser les Romains de la Bétique, le nouveau roi se rendit dans le nord de l'Espagne, où bientôt il eut apaisé la révolte. Alors il suivit l'exemple que lui avait donné son frère. Leuva, guidé par l'amour du bien public, et pour que son royaume fût mieux administré, avait partagé le pouvoir avec lui. Un motif différent, le désir de perpétuer le sceptre dans sa famille, déterminait Léovigilde à partager son autorité avec ses deux fils, Hermenegilde et Récaré. Hermenegilde eut Séville pour résidence. Récaré, au contraire, eut la sienne dans une ville de la Celtibérie. Quant à Léovigilde, il s'établit à Tolède, qui prit le titre de ville royale. Cet arrangement, qui semblait devoir assurer la tranquillité dans la famille royale, devint au contraire un ferment de discorde. Tous les Espagnols ne suivaient pas la même croyance : les anciens habitants étaient presque tous catholiques ; les Goths étaient ariens. Dans le principe, la religion catholique était restée humble et soumise ; mais à mesure que l'époque de la conquête s'était éloignée, elle

avait relevé la tête ; elle avait fait des prosélytes même parmi les maîtres du pays. Elle aspirait à exclure l'arianisme ; elle s'agitait, se remuait ; elle était devenue le point de ralliement de tous les mécontents et le prétexte de tous les ambitieux ; mais il leur manquait un chef, lorsque les circonstances vinrent désigner Hermenegilde à leur choix. Il avait épousé Ingunde, fille de Brunehaut et de Sigebert. Cette princesse était catholique. Elle eut de vives altercations avec Gowsuinde, son aïeule maternelle, qui était restée arienne. Hermenegilde prit dans ces discussions le parti de sa jeune épouse. Bientôt converti par elle, il embrassa la foi des catholiques, et se trouva tout naturellement placé à la tête du parti qu'ils formaient dans l'État. Pour donner à cette faction encore plus de force, il fit alliance avec les ennemis du royaume, avec ces Romains que son père avait combattus, et qu'il avait réduits à ne plus posséder qu'un coin de la Lusitanie. Il avait fait aussi alliance avec le roi des Suèves, Mir, fils de Théodomir, qui était catholique. C'est ainsi qu'il préparait la ruine de son père. Mais Léovigilde, averti de ces menées coupables, rassembla une armée, surprit et cerna les Suèves, qui s'avançaient pour se joindre à Hermenegilde, et contraignit leur roi à venir avec lui, soit comme auxiliaire, soit comme otage, faire le siège de Séville, où Hermenegilde s'était fortifié. Cependant il répugnait à Léovigilde d'enlever cette cité de force ; il prit donc le parti de la bloquer étroitement, et d'attendre que la famine la lui eût livrée. Il s'établit à Italica, cette antique colonie fondée par Scipion à une lieue au-dessous de Séville. Il en releva les murailles, coupa toute communication entre les assiégés et la campagne, et parvint même à empêcher qu'on profitât du cours du Bétis pour faire passer des vivres aux habitants. Aussi, après un blocus d'une année, Hermenegilde sentant l'impossibilité de se défendre plus longtemps, prit la fuite et courut chercher un asile à Cordoue. Il comptait sur les

secours que lui avaient promis les Romains. Mais Léovigilde gagna à prix d'argent le général qui devait les lui amener, et Hermenegilde, abandonné à ses propres forces, fut encore obligé de prendre la fuite. S'étant réfugié dans une église, il fit prier son frère Récaré d'implorer pour lui le pardon de leur père. Léovigilde reçut le rebelle en grâce. Il se contenta de le faire dépouiller de ses vêtements royaux et de l'éloigner du pays où sa révolte avait eu lieu, en lui donnant pour résidence la ville de Valence. Cette clémence paternelle ne corrigea pas Hermenegilde. Il recommença ses intrigues, réunit une armée, et leva de nouveau l'étendard de la révolte. Il pénétra dans cette partie de la Lusitanie ancienne que nous nommons l'Estrémadure. Mais le roi se mit à sa poursuite; il le chassa d'Eméríta, qui lui avait ouvert ses portes, et le repoussa ainsi de ville en ville jusqu'à Valence. Les rebelles, ainsi pressés, se débandèrent; leur chef, resté presque seul, tomba encore une fois entre les mains de son père, qui, justement irrité, le fit emprisonner à Tarragone. Malgré tous les crimes de son fils, Léovigilde voulait encore lui pardonner; mais il exigeait quelque preuve d'un repentir sincère. Hermenegilde s'était uni à tous les ennemis de l'État; aux mécontents, aux Romains, à Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, qui, voisin des provinces possédées par les Goths dans le midi de la Gaule, était par conséquent leur adversaire naturel; à Childébert, roi d'Austrasie, frère d'Ingunde sa femme. Le catholicisme avait été le nœud qui avait resserré toutes ces alliances, qui en avait été la cause ou le prétexte. Léovigilde exigeait qu'il revint à son ancienne croyance; et, pour l'exhorter à l'abjuration qu'il lui demandait, il lui avait envoyé un évêque arien. Mais le prisonnier s'emporta en invectives contre cet évêque et contre son père lui-même. Alors celui-ci, dans un moment de colère, ordonna de le décapiter; et cet ordre fut exécuté avec une précipitation qui

ne laissa de place ni à la réflexion, ni au repentir. Sans doute cette catastrophe est déplorable; mais faut-il, comme le font les historiens espagnols, en rejeter tout l'odieux sur Léovigilde, qu'ils dépeignent comme poussé contre son fils par une haine aveugle de la religion que celui-ci venait d'embrasser? Cette accusation paraît démentie par les faits. Léovigilde aimait tendrement ses enfants, puisqu'il s'était spontanément dépouillé d'une partie de son royaume et l'avait partagé avec eux. Il n'était pas entraîné par un fanatisme furieux; car, loin de persécuter les catholiques, il avait cherché tous les moyens de rapprocher les opinions religieuses; dans ce but de conciliation, avant d'aller assiéger Séville, il avait réuni un concile, et les prêtres ariens qui composaient cette assemblée, animés du même esprit de transaction, proclamaient ce qu'ils n'avaient pas accordé jusqu'à ce jour, que le fils est égal au père. Ce n'était donc pas un fanatisme religieux qui le faisait agir. Sa sévérité était sollicitée par des causes plus impérieuses. Comme roi, n'était-ce pas pour lui un devoir de punir le sujet qui s'alliait avec les ennemis de l'État, et qui remplissait le royaume de troubles et d'agitations? Hermenegilde n'était-il pas d'ailleurs assez coupable, lorsque deux fois il avait pris les armes contre son père? Cependant les Espagnols le vénèrent comme un saint, et l'Eglise romaine l'a placé au nombre des martyrs.

Après la mort d'Hermenegilde, sa femme et son jeune fils, Athanagilde, qu'il avait confiés à la garde des Romains, s'embarquèrent pour passer à Constantinople. Ingunde périt dans la traversée, et son enfant fut élevé par les soins de l'empereur Maurice.

Pendant le siège de Séville, Mir, roi des Sueves, était mort, et il avait eu pour successeur son fils Eboric. Mais ce jeune prince n'avait pas tardé à être détrôné par le second mari de Segunde sa mère, nommé Andeca. Cet usurpateur, après lui avoir fait couper les cheveux, l'avait renfermé dans un